

en nage, hommes et chevaux, adossés à un bois, formés en bataille, la gauche à la grande route. Plus de projectiles prussiens. Nous voyons se rallier devant nous le régiment de chasseurs d'Afrique qui, par une charge en fourrageurs bien conduites, venait de dégager le plateau et avait obligé à une retraite précipitée les batteries prussiennes qui nous mitraillaient.

Mais, quand les chasseurs d'Afrique, en se ralliant, déblaient le terrain, nous apercevons devant nous, à travers la poussière, un immense développement de cavalerie ennemi. Deux régiments étaient rangés en bataille, et, derrière leur aile gauche, se tenaient plusieurs autres régiments formés en masse profonde.

On s'arrête un instant, le général et notre colonel semblent se consulter :

— Laissez-nous faire un feu avant de charger, mon général, dit le colonel.

— Non, répond le général Montaigu, l'ordre est formel.

Et mettant l'épée à la main, il s'écrie :

— A l'arme blanche ! Allons, messieurs !

Le colonel alors se tourne vers son régiment qu'il embrasse du regard, et, debout sur ses étriers, le sabre haut, avec un geste qui aurait peut-être paru banal sur le champ de manœuvres, mais qui était sublime à ce moment-là, commande d'une voix éclatante :

— Escadrons, garde à vous, pour charger ! Sabre à la main, au galop, marche !

Les trompettes sonnent la charge, et tous les officiers répètent le commandement : "Chargez !" L'entraîn des hommes est admirable. Nous n'avons pas besoin de les exciter. Il y a de l'émotion dans tous les cœurs, mais une émotion haute et généreuse.

Nous partons. Nos excellents, légers et courageux petits chevaux bondissent de sillon en sillon. Le cheval aussi bien que le cavalier s'anime et se grise à la guerre. Rapidement la distance se rapproche, et, à travers le nuage de poussière qui nous enveloppe, nous apercevons la ligne ennemie, imposante et calme. C'est une grande masse qui nous paraît immobile, et qui vient à nous cependant, mais qui vient au pas, comme certaine de sa force, au-devant de notre torrent. Nous rassemblons et nous enlevons violemment nos chevaux.

Nous approchons ! Nous approchons ! Un grand cri se fait entendre :

— Chargez ! Chargez !

Qui le pousse ce cri ? Tout le monde. Il sort à la fois de toutes les poitrines. Des hourras frénétiques l'accompagnent. On entend le petit bruit sec de mille revolvers déchargés en même temps. Il nous semble que le canon et la mousqueterie se taisent.

Quant à moi, couché sur l'encolure de mon cheval, les étriers chaussés jusqu'au talon, l'éperon au flanc, les rênes courtes, le sabre et une poignée de crins dans la main gauche, le revolver dans la main droite, je jette deux coups de feu dans la muraille vivante qui me fait face, et j'entre dans cette muraille, enlevé, poussé, porté par cinq ou six braves cavaliers de mon peloton qui s'écrient : "Les voilà ! Les voilà ! Nous les tenons !"

Je fais brèche, je pénètre. Mon cheval aussitôt, après un écart terrible, se cabre follement. Il a reçu un violent coup de pointe dans l'épaule. Presque désarçonné, je suis comme remis en selle par une masse qui me tombe sur le bras gauche. C'est un hussard, mon plus proche voisin, qui vient d'être atteint et renversé.

Alors, juste en face de moi, au-dessus de la crinière d'un cheval alezan, je vois deux grands yeux bleus, doux et sans colère, une longue barbe blonde sous un casque noir à l'aigle d'or. Ces deux yeux me regardent. Je tire un coup de revolver. La tête blonde disparaît le long de l'encolure du cheval, le corps s'affaisse et roule.

Un visage brun, dur et ensanglanté, une manche d'habit bleu passent ensuite devant mes yeux. Mon revolver rate. Mon sabre, repris de la main droite, pare un violent coup de plat de sabre. Le choc a été si dur que mon bras retombe tout engourdi. Je me retourne, je regarde. Personne autour de moi. Mes hommes ont été ramenés. Je m'écrie : "A moi ! à moi !" Je me sens à la nuque une sorte de chaleur moite et écœurante. Je ramène mon gant tout ensanglanté. Une vigoureuse estafilade m'était tombée du ciel sur la nuque. Je n'avais pas eu le temps de m'en apercevoir.

En cet instant, près de moi, passe le colonel ; son malheureux cheval avait le poitrail presque coupé en morceaux, et laissait derrière lui une trace rouge. Le colonel, lui aussi, faisait de vains